

ANUOTIUM DE L'UNIVERSITÉ

CORRESPONDANTS
DE
J.F. BOISSONADE

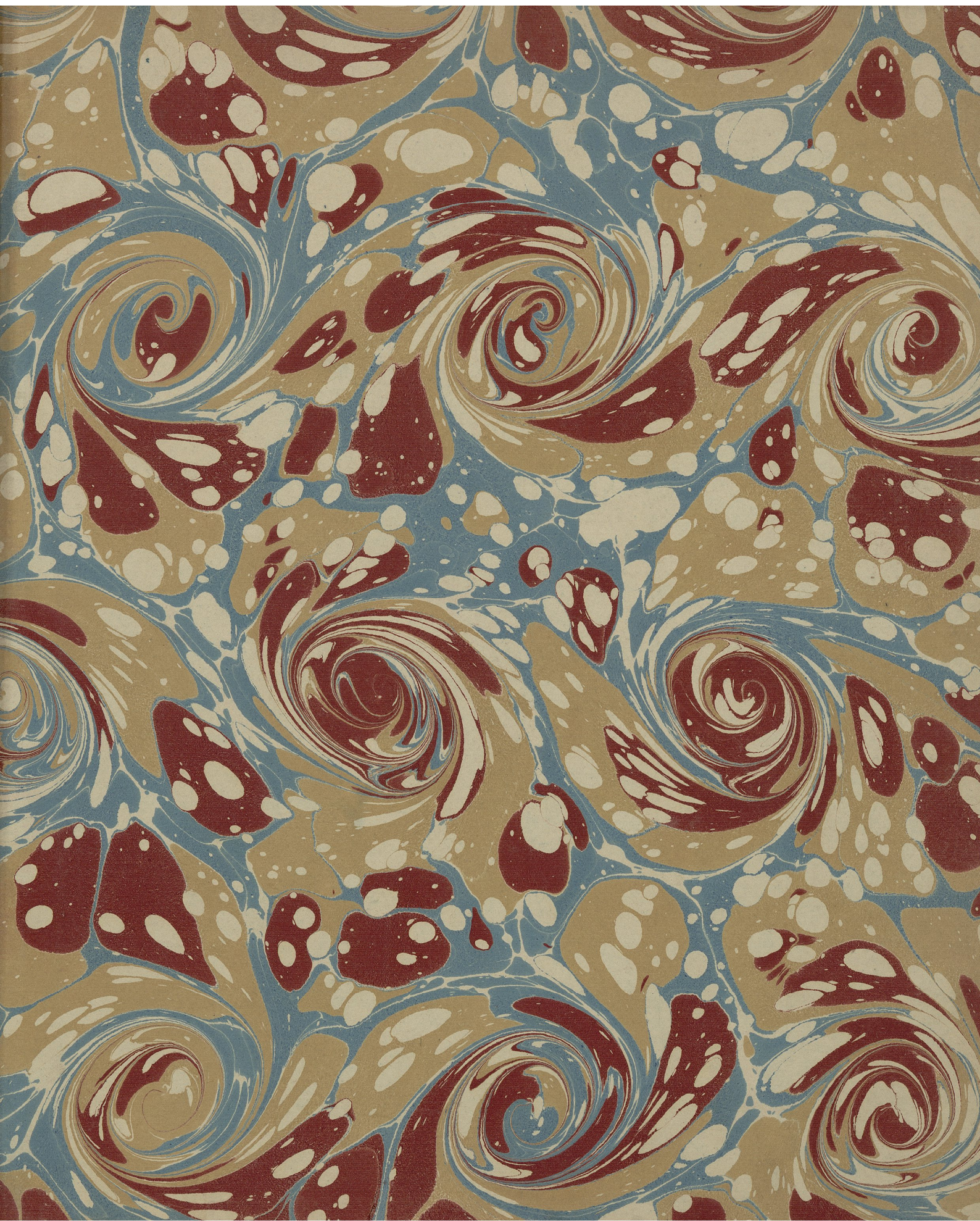
I
—
A-F

BIBL.
UNIVERSITÉ
MS.
1551



BIBL.
DE
L'UNIVERSITÉ
MS.

1551



MS
Fiches Folios







Monsieur,

Une des plus grandes peines que me cause mon départ forcé de Paris est assurément celle d'être privé pour longtemps de vos excellentes et charmantes leçons. Il s'y joint encore un vif regret, par suite de mes nombreux embarras et de vos trop rares séjours à Paris, de n'avoir pu aller moi-même vous rendre mes devoirs, et vous remercier de l'intérêt que vous daignerez me porter, ainsi que des services que vous avez eu la bonté de me rendre avant même de me connaître. Je ne puis trop vous assurer, Monsieur, et je prie M. De Simmer de vous dire encore pour moi, combien je suis vivement touché de ces marques que vous m'avez données de la plus aimable bienveillance : veuillez croire que je n'en perdrai jamais le souvenir, et que je vous en suis toute ma vie, Monsieur, avec la plus profonde reconnaissance,

Votre tout dévoué serviteur

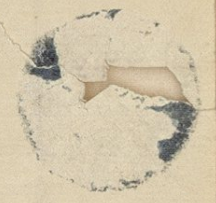
Delbroux

Paris, 3 Novembre 1829.

Ancien élève de
l'École Normale.

279
280
281
282
283

284
285
286
287
288
289
290
291
292
293
294
295
296
297
298
299
300
301
302
303
304
305
306
307
308
309
310
311
312
313
314
315
316
317
318
319
320
321
322
323
324
325
326
327
328
329
330
331
332
333
334
335
336
337
338
339
340
341
342
343
344
345
346
347
348
349
350
351
352
353
354
355
356
357
358
359
360
361
362
363
364
365
366
367
368
369
370
371
372
373
374
375
376
377
378
379
380
381
382
383
384
385
386
387
388
389
390
391
392
393
394
395
396
397
398
399
400
401
402
403
404
405
406
407
408
409
410
411
412
413
414
415
416
417
418
419
420
421
422
423
424
425
426
427
428
429
430
431
432
433
434
435
436
437
438
439
440
441
442
443
444
445
446
447
448
449
450
451
452
453
454
455
456
457
458
459
460
461
462
463
464
465
466
467
468
469
470
471
472
473
474
475
476
477
478
479
480
481
482
483
484
485
486
487
488
489
490
491
492
493
494
495
496
497
498
499
500
501
502
503
504
505
506
507
508
509
510
511
512
513
514
515
516
517
518
519
520
521
522
523
524
525
526
527
528
529
530
531
532
533
534
535
536
537
538
539
540
541
542
543
544
545
546
547
548
549
550
551
552
553
554
555
556
557
558
559
560
561
562
563
564
565
566
567
568
569
570
571
572
573
574
575
576
577
578
579
580
581
582
583
584
585
586
587
588
589
590
591
592
593
594
595
596
597
598
599
600
601
602
603
604
605
606
607
608
609
610
611
612
613
614
615
616
617
618
619
620
621
622
623
624
625
626
627
628
629
630
631
632
633
634
635
636
637
638
639
640
641
642
643
644
645
646
647
648
649
650
651
652
653
654
655
656
657
658
659
660
661
662
663
664
665
666
667
668
669
670
671
672
673
674
675
676
677
678
679
680
681
682
683
684
685
686
687
688
689
690
691
692
693
694
695
696
697
698
699
700
701
702
703
704
705
706
707
708
709
710
711
712
713
714
715
716
717
718
719
720
721
722
723
724
725
726
727
728
729
730
731
732
733
734
735
736
737
738
739
740
741
742
743
744
745
746
747
748
749
750
751
752
753
754
755
756
757
758
759
760
761
762
763
764
765
766
767
768
769
770
771
772
773
774
775
776
777
778
779
780
781
782
783
784
785
786
787
788
789
790
791
792
793
794
795
796
797
798
799
800
801
802
803
804
805
806
807
808
809
810
811
812
813
814
815
816
817
818
819
820
821
822
823
824
825
826
827
828
829
830
831
832
833
834
835
836
837
838
839
840
841
842
843
844
845
846
847
848
849
850
851
852
853
854
855
856
857
858
859
860
861
862
863
864
865
866
867
868
869
870
871
872
873
874
875
876
877
878
879
880
881
882
883
884
885
886
887
888
889
890
891
892
893
894
895
896
897
898
899
900
901
902
903
904
905
906
907
908
909
910
911
912
913
914
915
916
917
918
919
920
921
922
923
924
925
926
927
928
929
930
931
932
933
934
935
936
937
938
939
940
941
942
943
944
945
946
947
948
949
950
951
952
953
954
955
956
957
958
959
960
961
962
963
964
965
966
967
968
969
970
971
972
973
974
975
976
977
978
979
980
981
982
983
984
985
986
987
988
989
990
991
992
993
994
995
996
997
998
999
1000



2250
2250
00

Monsieur

Monsieur Boissonade

Membre de l'Institut
[dépêché au Secrétaire.] Paris -



Monsieur,

Vous serez bien surpris pens-êtré en recevant cette lettre, et je commence par vous demander mille pardons pour le temps qu'elle va vous faire perdre : mais, après bien des hésitations, je me suis enhardi à vous l'écrire par le souvenir des grandes bontés que vous avez eues pour moi l'an dernier, et en apprenant de mon excellent maître et ami M. De Sinner que vous n'avez point cessé de vous intéresser à moi, malgré mon éloignement, et que vous daigniez souvent encore lui demander de mes nouvelles.

Je me ferois longtemps, Monsieur, et avec une profonde reconnaissance, des précieuses recommandations dont vous avez bien voulu m'appuyer, l'année dernière, dans une circonstance si importante pour moi ; malheureusement le bon effet en a été arrêté par des résistances imprévues, et vous avoir inutilement causé tout de dérangement et de peine n'en pas un des moindres déplaisirs que j'aie alors éprouvés. Aussi n'en-ai-je pas aujourd'hui un semblable service que je viens solliciter de votre bienveillance ; je n'en voudrais à moi-même d'en abuser ainsi de nouveau : ce que j'ose cette fois vous demander, c'en seulement, dans l'espérance où je suis de pouvoir plus aisément cette année rester à Paris où m'appellent des intérêts de famille et, pour tout dire, ma petite ambition, c'en seulement, dis-je, le secours de quelques sages avis et de quelques sincères conseils, qui puissent me guider.

Pardonnez-moi encore, Monsieur, de vous entretenir de moi seul aussi longuement que je vais le faire : je suis véritablement tout honteux d'occuper d'un aussi méchant sujet une portion de votre mérite ; mais comment se recommander sans parler de soi ? et le moyen de demander un secours sans exposer sa propre misère ? Je vous la veux exposer du moins avec un entier abandon et une parfaite sincérité, certain de trouver en vous une bonté égale à ma confiance. Et d'abord je vous dirai sans réserve tout le mal que je puis savoir de moi. M. De Sinner aura du déjà vous avouer, car il le fait mieux que personne, combien mes

Connaissances sont légères, ma mémoire peu meublée, et dans le Grec particulièrement comme mes notions sur les grands principes sont incertaines et confuses. Par amitié pour moi, il n'aura pas voulu ajouter que j'ai l'esprit peu vif, encore moins hardi, point persévérant et prompt à se décourager; que je n'ai pas toujours après profité de mes avantages, entre autres de celui d'être son élève et son ami; que j'ai bien perdu du temps dans le cours de mes études, et que j'ai encore une grande facilité à en perdre; et là c'est. Permettez-moi, Monsieur, de n'aller pas plus loin moi-même sur ce chapitre, pour ne point me faire trop de tort dans votre esprit. C'en est assez dit pour vous faire voir que je serois mal fondé à avoir de hautes prétentions, et qu'un esprit tel que celui que je viens de vous représenter n'en pas de ceux dont se font les grands littérateurs et les vrais savants. Il ne me faut pas assurément un grand effort de franchise pour le reconnaître, et quand je parle de mon ambition, je ne pense pas qu'elle soit semblable à celle dont Horace dit: tollens vacuum plus nimis verticem. Le même défaut à souhaiter de quitter le collège, parce que je suis un fort médiocre professeur, comme je ne l'éprouve que trop tous les jours, n'ayant ni la science qui impose, ni la facilité de parole qui plaît, ni la vivacité de sentiment qui attache les esprits et leur donne l'élan. C'en est pour moi un trop grand chagrin de ne pourrais intéresser des élèves là où un autre y réussiroit, d'être incapable de leur faire goûter les chefs même que j'admire le plus, et de ne savoir point leur exprimer convenablement les idées que je possède le mieux. Malheureux ainsi dans une singulière classe par ma timidité et mon impuissance à dire, combien plus ne le suis-je pas dans un concours d'agrégation? Sans celui-là, il ne faut absolument y renoncer; mais quel chemin faire dans l'enseignement, sans l'agrégation?

Au contraire, je crois entrerois un fort meilleur, quoique plus aventureux, dans une autre voie plus conforme à mes goûts, celle de la culture privée des lettres. Je m'abuse peut-être; mais j'en suis mieux disposé et par ma nature et par mes premiers exercices. Ici je ne veux point opposer au tableau de mes défauts celui de mes qualités, matière infiniment moins saine, et surtout plus délicate que l'autre: mais si l'amour vrai de la bonne littérature, le goût pour les lettres anciennes qu'on dédaigne si fort aujourd'hui, pour les vaines livres qu'on ne lit pas après, pour les savants d'autrefois qu'on oublie trop,

pour quelque chose aux yeux d'un savant comme vous, Monsieur, qui n'ignore rien de toutes les littératures, je puis répondre que ce sont là mes seuls, mais véritables titres à votre bienveillance. Et puisque je suis en si belle veine de confessions, vous souffrirez bien que je vous avoue quelques uns des mille projets littéraires que je formois, en vrai jeune homme, lorsque je commençois il y a deux ou trois ans à regarder dans les grands livres. Rien ne m'effrayoit alors : ce n'étoit rien moins que tantôt le théâtre grec, tantôt les poètes latins, tantôt les auteurs françois du 16^e siècle, que je vouloit illustrer par de nouveaux faits supérieurs à ce qu'avoient fait jusqu'ici les plus habiles. Un peu plus tard, baissant déjà de tos, je songeois cependant encore à tirer de leur obscurité les dix livres des lettres de Symmaque : je n'avois pas encore compris qu'avan de se mettre à de pareils travaux il faut savoir quelque chose, et que quand même je ferois tout, comme il est vrai que je n'ai rien fait, je pourrois bien encore être inhabile à ce genre d'ouvrages. Vous rirez, Monsieur, de ces folies, et vous ferez bien, car aujourd'hui j'en ris moi-même : elles vous montreront seulement que je suis capable de quelque passion pour des études littéraires, et que j'ai quelque désir de m'associer (*pro tenuissima parte mea*) à ce qui en reste aujourd'hui chez nous, très satisfaisant encore, si je ne puis mieux faire, d'être un des plus obscurs manoeuvres employés à ce bel édifice. J'ai du moins la pensée que, même au dernier rang, en cette partie je pourrois encore être plus utile que dans un pénible et malheureux enseignement. Ai-je tort ou raison ? C'est, pour en revenir à l'objet de cette trop longue lettre, c'est sur ce point que je serois heureux de connaître votre pensée, et que j'ose consulter votre profonde expérience. Veuillez excuser, Monsieur, cette grande liberté que je prends, et encore plus les défauts de cette lettre, les naïvetés pour être es les étourderies qu'elle contient. Il n'en est pas facile de vous écrire, et il n'y a qu'un point où je n'éprouve point d'embarras, c'est celui de me dire pour le vôtre votre très-respectueux, très-reconnoissant et très-dévoté serviteur

Bourbon-Vendée, 9 mai 1840.

Delron

J'apprends ce soir seulement, Monsieur, votre promotion au grade d'officier de la Légion d'honneur ; veuillez en agréer mes sincères félicitations.

Monsieur

Monsieur Porphyrate

de l'Institut - or France

« Ita benignè nostra comprobas, ut libeat non
tacere ». Je ne puis, Monsieur, mieux commencer que
par ces paroles de notre auteur pour vous remercier de
la lettre si aimable que vous avez bien voulu m'écrire,
et des encouragements si bienveillants que vous donnez
à mes projets. A la vérité j'avois un peu perdu de vue
Symmaque, et même je n'y avois jamais pensé qu'en
coursant : mais votre opinion sur cet auteur est si
considérable que j'ai voulu tout de suite y revenir, et
heureusement j'en ai trouvé ici l'édition de 1580 :
je l'ai prise, et ce sera une de mes principales lectures
jusqu'à ce que je quitte cette ville. Ce n'est pas que
je songe encore à en donner une édition, malgré le
plan excellent que vous semblez me tracer dans votre
lettre : cette pensée pourroit à peine me venir plus
tard, quand j'aurai un peu plus d'expérience, et

128
une connaissance plus exacte des autres écrivains de cette
époque, et de l'époque elle-même : mais les lettres me
feront un agréable sujet d'étude dans mes moments de
loisir, et, si j'ose le dire, une forte de lien qui
m'attachera encore plus à vous, Monsieur, qui aimez
Symmaque, et qui voulez bien m'aimer aussi. Il
ne sauroit y avoir assurément d'amitié plus glorieuse
pour moi, et je ne pourrai jamais vous en dire toute
ma reconnaissance. La marque la plus certaine qu'il me
tenible que je vous en puisse donner, Monsieur, c'est
l'heureux changement que votre lettre a produit en moi,
je ne puis pas qu'il fût arrivé si je n'avois pour vous
de vrais sentiments de gratitude et de vénération. Il
est certain que vos paroles toutes d'amitié m'ont rendu
le courage et le goût du travail, au même temps que
les assurances que vous me donnez des bonnes dispositions
de M. Letourneur pour moi en ont rendu dans de

douces espérances, que peut-être vous excuseriez plus
aisément encore quand vous serez qu'elles n'ont pas eu
intérêt dans ma seule satisfaction. Avec tous ces Sujets
de contentement dont je vous suis redevable, vous sentez,
Monsieur, qu'il me sera bien plus facile de supporter
avec patience les trois mois qui me restent encore à
passer ici. J'en attends cependant le terme avec une
certaine impatience, qui est allée d'aller vous exprimer
moi-même combien je suis pénétré de vos bontés -
Cela est plus fort que les paroles ne peuvent le dire :
c'est pourquoi je finis, Monsieur, en vous renouvelant
mes sincères remerciements & les assurances de mon
profond respect

Delron

Bourbon-Vendé 1^{er} juin 1840.

Maryland

Monica Johnson

221 1/2 1st Street

Pardonnez-moi, Monsieur, de ne vous écrire qu'un si petit
mot de remerciement pour le présent si gracieux que vous
m'avez fait de votre beau et savant livre. Vous ne pourriez
me surprendre plus agréablement au milieu des ennuis et des
impatiences que me causent chaque jour la paresse et
l'ignorance de mes études, avec les quels l'homme du monde
le plus amoureux du grec seroit bientôt guéri de sa passion.
Il est heureux que de temps en temps des publications comme
celle que vous venez de donner au monde savant viennent
ramener le goût vif et élevé de ces belles études, en nous autres
professeurs, qui n'en avons d'ordinaire que les épines et les
fatigues. Pour moi, ce livre est en ce moment un trésor, une
fortune; et de plus il me fait souvenir avec charme de tout
ce que je vous dois déjà, Monsieur, ainsi que des agréables
mais trop rares entretiens où j'ai pu jouir de votre conversation,
dans laquelle on apprend tant de choses. Il en est de même
de vos livres: ils ne sont pas pour les savants tous seuls, et
c'est pourquoi ils sont si utiles: vous avez un art si heureux



J'assaisonne l'érudition de mille traits piquants et spirituels, qu'on s'amuse à vos commentaires autant et plus qu'aux imaginations d'un autre, et que de votre lecture l'esprit, comme dit un de vos poètes, *μὲν ἴδοντες ἀνύδθη, καὶ εὐθεὶς ἄφρα*.

A plaisir, je me le promets bien de votre nouveau Philobate aussitôt que je le pourrai lire : je ne l'ai point fait encore ; le même manque de loisir qui fait que je ne puis vous écrire plus longuement, ne m'a permis jusqu'ici que de le parcourir fort légèrement, mais non sans y trouver déjà à glaner pour mon Homère. Bientôt je me donnerai tout entier à cette lecture, et je goûterai à mon aise non pas votre auteur, dont vous-même, je crois, ne pensez qu'un bien médiocre, mais, permettre-moi de le dire, l'excellente et fine sauce que vous avez mise à la mince poisson.

Adieu, Monsieur ; cette lettre est bien courte ; mais je n'ai pas voulu laisser à M. de Sumner tout le soin de vous exprimer toute ma joie et ma reconnaissance.

Votre bien dévoué
Delavay

Amiens, 8 juillet 1842.

Hand me Hoffmann
a picture

Monsieur de Bionville

Monsieur

Adieu, Monsieur, adieu à la vieillesse et à la mort
 par votre bonté et la bonté de Dieu et de son
 saint Esprit et de sa sainte Église.

Paris, 8 juillet 1842.



Monsieur et illustre maître,

Je reçois chaque jour de nouvelles et précieuses marques de votre bienveillance, et je ne sais comment je pourrai jamais m'acquiescer de tout ce que je vous dois - cette approbation que vous donnez à mon projet de travail sur Dion Chrysostome, et les secours que vous m'indiquez ou que me promettez de votre part M. de Simet, sont pour moi un puissant encouragement et un honneur dont je ne m'efforcerai d'être digne. Si j'ai eu lui une bonne idée, c'en est en grande partie à vous que j'en suis redevable : trouvant dans vos livres tant d'excellents matériaux pour une restitution critique de la vraie lettre de ces auteurs, j'ai osé songer à m'en servir et à en faire la base d'un travail, si je puis, complet. Je n'ignore pas que bien d'autres en seraient plus capables que moi ; mais comme jusqu'ici il ne paraît pas que personne en ait eu la pensée, je m'engage à le tenter, dans l'idée surtout que, si, avec le temps et de grands efforts, je parviens à faire quelque chose qui ne sente point trop l'école, on reconnaîtra dans mon ouvrage un fruit de vos leçons et de vos exemples. Si jamais j'en arrive là, j'espère que vous voudrez bien, avec mon autre maître cheri, en accepter la dédicace et l'hommage. Sous voûs s'offrir, j'aime à le croire, ce partage, qui sera un moyen pour moi de satisfaire d'un même coup aux deux plus vifs desirs de mon cœur reconnaissant. En attendant ces instants que j'anticipe un peu légèrement peut-être, daignez croire, Monsieur et illustre maître, que je suis avec beaucoup de respect et d'attachement

Votre très-dévoté serviteur

Delarouze

Amiens, 24 Nov. 1842.



Monsieur le Ministre

Je vous prie de vouloir bien me faire parvenir
par votre bon vouloir le rapport que vous m'avez
fait l'honneur de m'adresser le 20 courant par
la poste. Je vous prie de vouloir bien m'en
faire part, car j'ai été très intéressé par
les conclusions auxquelles vous êtes parvenu.
Je vous prie de vouloir bien m'en faire part
par votre bon vouloir, car j'ai été très
intéressé par les conclusions auxquelles vous
êtes parvenu. Je vous prie de vouloir bien
m'en faire part par votre bon vouloir, car
j'ai été très intéressé par les conclusions
auxquelles vous êtes parvenu. Je vous prie
de vouloir bien m'en faire part par votre
bon vouloir, car j'ai été très intéressé par
les conclusions auxquelles vous êtes parvenu.

Monsieur

Monsieur Boissonade,

de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres

Paris.

Paris le 20 Mars 1842.



Monsieur et illustre maître,

Je n'aurais pas attendu jusqu'à ce jour pour vous rendre mes devoirs et vous offrir à l'occasion du nouvel an mes salutations très respectueuses, si j'avais eu plus de loisirs devant cette semaine; mais j'espère que vous voudrez bien me pardonner ce retard forcé, en croire que les sentiments d'affection et de reconnaissance que vos bontés ont fait naître dans mon cœur n'en sont pas moins vifs et moins sincères. Pourrais-je en pas en être ainsi quand chaque jour pour ainsi dire m'apporte de nouvelles marques de l'intérêt que vous prenez à mes efforts et à mes projets, car je n'ose pas dire encore à mes travaux. Il n'en pas une lettre de M. de Simser qui ne témoigne de la part active et bienveillante que vous voulez bien prendre à mon entreprise sur Dion Chrysostome. Encore ce matin j'apprends que vous songez à me communiquer quelques unes des notes précieuses que vous avez recueillies sur les auteurs. Il ferait vrai que vous daignerez mettre dans mes mains si riches encore et qui ont tant besoin de secours, ces papiers où sont les sources de tant de belles et excellentes corrections que vous avez répandues dans vos savants ouvrages! Je ne pourrais m'attendre à tant d'obligeance, et je crains de me montrer peu digne d'un honneur si grand et si inespéré. C'est sans doute un puissant

encouragemens, mais qui me fait mieux sentir encore quelle tâche difficile j'aurais à aborder, et combien en grande mon insuffisance.

Cependant, Monsieur, je dois trouver des forces dans cette marque si haute de confiance que vous me donnez, et dès à présent me livrer avec ardeur à ce travail, et surmonter toute espèce de faiblesse et de découragemens par cette pensée que, moi, l'un de vos plus humbles élèves, vous ne m'avez pas cru incapable d'une œuvre sérieuse, qui demande du temps et beaucoup de patience et d'étude. Me permettez-vous aussi d'user de la bonté que vous avez pour moi jusqu'à vous consulter sur un point où je ne fais pas tout à fait de l'avis de mon excellent maître M. de Simier? Ne pensez-vous pas, comme moi, que mon principal soin en ce moment doit être donné à l'étude grammaticale et à la constitution du texte de mon auteur; que j'ai à le lire particulièrement au point de vue d'une critique verbale exacte et sévère, et sans m'occuper d'une manière approfondie des idées, du style et de l'éloquence? N'êtes-vous pas d'avis que faire de Dion actuellement l'objet d'une thèse de littérature (dieu sait ce qu'on entend aujourd'hui par thèse de littérature!) ferait perdre un temps qu'on pourrroit plus utilement employer à ignorer les digressions par une comparaison attentive des éditions et des manuscrits? Personne ne conteste le talent de Dion, mais on le néglige: il ne s'agit peut-être pour le faire lire davantage que d'en donner une recension plus correcte, de le purger des fautes de

copistes qu'on y a laissées, d'y introduire les bonnes leçons des manuscrits, avec des divisions plus fréquentes et une plus exacte ponctuation.

Pour moi, je crois que je trouverais plus d'attrait à ce travail minutieux et long, mais utile, qu'à enfiler des phrases en l'air et des jugements sans autorité sur le talent et les écrits de l'illustre orateur.

Je souhaite vivement, Monsieur et illustre maître, que mon plan vous paraisse le meilleur, et si vous daigner, sur ce point, comme sur tous ceux que vous jugerez convenables, me faire part de vos excellents conseils, je les recevrai avec le respect et la confiance qu'ils méritent; et cette nouvelle grace ajoutera encore à la reconnaissance et à la vénération profondes avec lesquelles j'ai l'honneur d'être

Votre très-humble et
très-dévot serviteur

Delzom

Amiens, 7 Janvier 1843.

Monsieur
 Boissonade
 Monsieur
 et l'Institut

seufes-

Dois être



Monsieur,

Il y a, on peut le dire, des hasards charmants. Quand on m'a remis la lettre que vous avez eu la bonté de m'écrire et qui m'a causé une si agréable surprise, j'étois occupé à feuilleter votre beau et excellent Céléstique, afin d'y recueillir tout ce qui pourroit m'être de bonne prise pour l'édition des Opuscules littéraires de Fénelon que je prépare. Tout en relisant avec infiniment de goût et d'ouvrage et les notes, je songeois que depuis longtemps déjà je vous devois mille grâces de l'extrême obligeance avec laquelle vous avez daigné revoir et améliorer certain travail scolaire de ma façon, qui ne méritoit guère d'arrêter vos regards, Monsieur, que par les marques que j'y ai voulu mettre de ma déférence et de ma vénération pour vous. Je pensois encore qu'il étoit bien mal de ne m'être pas encore acquitté de ce devoir, et je me promettois de vous écrire bientôt à ce sujet, et d'oser même vous entretenir de quelques points particuliers de mon nouveau travail. C'est dans ces idées que votre lettre m'a trouvé, et elle m'a d'autant plus vivement touché, par les encouragements si flatteurs que vous voulez bien m'y donner. Je les ai eus avec une grande reconnaissance, en remerciant de bon cœur que j'en avois besoin : cette année ne m'en est pas heureuse ; un de mes plus chers et de mes plus anciens amis s'en est allé avec l'Éole d'Athènes ; Mr. de Limer dit adieu à la France, pour toujours pour-être ; et en même temps nous avons

au Ministre de l'Instruction Publique qui sans doute aime bien
 fort l'université, car il la met à de rudes épreuves. Les
 alarmes que quelques mesures très-imprévues et très-extraordinaires
 nous ont causées, ont été pour une grande part dans cette espèce
 de découragement que vous avez vu dans ma lettre à M. de Simier.
 Après ce que vous voulez bien me dire de si obligeant, je serois
 bien peu raisonnable et bien peu digne de vos bontés, si je ne
 surmontois point ces contrariétés passagères. Je vous assure,
 Monsieur, que c'est déjà fait, et que je m'en suis jamais
 senti plus disposé à travailler de mon mieux pour faire honneur
 à mes maîtres. En ce moment je suis tout à Fenelon, et il se
 pourroit que le travail que j'ai entrepris sur les trois dialogues
 et sur la lettre à l'Académie ne menât plus loin que je n'avois
 pensé d'abord. Je comptois me borner à corriger le texte, mettre
 au bas les passages des auteurs allégués ou traduits, et les
 explications les plus nécessaires pour des écoliers, enfin une petite
 Préface sur les circonstances dans lesquelles ces ouvrages ont été écrits,
 sur leur succès, leur valeur propre, etc. Mais je suis très-curieux,
 c'est là mon moindre défaut, et inévitablement je pousserai mes
 recherches aussi loin que je pourrai, de sorte que pour qu'elles
 ne soient pas perdues je prévois que je devrai en tirer une
 thèse pour le doctorat, et c'est à quoi plusieurs personnes
 m'engagent. Quant à l'édition même, j'éprouve quelque
 embarras dans la révision du texte : j'ai entre les mains
 la première édition des dialogues et de la lettre réunis, donné en

1718 par les soins du Marquis de Fenelon ou de M. de Ramsai : j'ai aussi la lettre seule imprimée en 1716 par l'imprimeur de l'Académie française : j'espérois trouver avec cela dans l'édition de Lebel un travail critique dans le genre de celui qui a été fait pour le *Scelmaque* ; mais j'ai été un peu déappointé de n'y trouver absolument rien, et ça et là dans le texte quelques différences avec celui de ces anciennes éditions : ces variétés de lecture n'étant appuyées d'aucune autorité ont tout l'air de n'être que des corrections d'éditeurs, et je crois que je devrai les rejeter quand elles ne seront plus évidemment nécessaires. D'avance je m'autorise de votre exemple pour rendre à Fenelon certains tours de phrases quelque peu incorrects, mais qui sont bien de lui : si vous n'avez pas craint de le faire dans un ouvrage tel que le *Scelmaque*, combien plus en ai-je le droit pour des écrits tels que ceux-ci, ou qui n'ont pas été revus, ou qui ont été rédigés presque en courant, avec quelque négligence, et au milieu de bien d'autres affaires : je parle de la lettre, où vous savez mieux que moi, Monsieur, qu'il y a un extrême à laisser aller. Si vous connoissiez quelque édition importante de ces opuscules qui méritât de faire loi, je vous serois bien reconnaissant de me la signaler : j'avois songé à me procurer de la Bibliothèque de l'Ecole Normale le volume de la grande édition de Didot, mais il parvint qu'elle en plus belle que bonne : quant au volume des œuvres diverses donné par M. Lefèvre en 1824, je me suis assuré qu'il reproduit presque servilement dans les endroits douteux l'édition de Lebel ; et la Préface que M. A.T. a mise en tête m'a paru de bien peu de prix. Mon petit volume contiendra encore le discours de réception à l'Académie française, et la correspondance avec La Motte, que j'ai l'an dernier copiée exactement sur un

exemplaire de la 2^e édition des Reflexions sur la Critique ; en je
viens de collationner le discours dans le volume in-4. des Harangues
des Académiciens imprimé en 1698. Je vous demande bien pardon,
Monsieur, de ces longs détails ; mais je tiens à vous faire voir que
je veux mettre dans ce travail toute l'exactitude dont je suis
capable : il me parois que c'en là le premier point. Pour que
vous ne pressiez cette trop longue lettre, je joins sur un chiffon
de papier ci-contre une copie d'une lettre de Brunck que j'ai
trouvée ici. c'en peu de chose, il en vrai, mais j'ai pensé
qu'il pourroit vous être agréable de voir un nouvel échantillon
du style de la critique à qui vous avez consacré, si j'ai bon
souvenir, une de vos plus élégantes notices. Je n'ai pu découvrir
à qui elle en adressée : la bibliothèque du collège a quelques
livres qui ont appartenu à M. Gosselin ; mais ils portent
son nom écrit ; l'Aristophane n'en a aucun.

Reuillez agréer, Monsieur, l'assurance de mon
attachement sincère et de mon dévouement respectueux

Deligny

Rouen, 27 Mai 1847.

Copie d'une Lettre de Brunet à

en tête d'un exemplaire de son édition d'Aristophane (1783, in 8.) qui se trouve aujourd'hui dans la Bibliothèque du Collège Royal de Rouen.



Strasbourg le 4 Juillet 1783.

Vous avez Monsieur et cher confrere entendu parler quelquesfois à l'Académie, et vous en entendrez sans doute parler encore, d'une édition d'Aristophane que je viens de publier. Il m'importe fort que vous la connaissiez, et que vous soyez à même de la juger. Agréez je vous prie l'offre que j'ai l'honneur de vous faire de l'exemplaire ci joint. Si je dois m'en rapporter au jugement de plusieurs savans en differens pays, je puis me flatter d'avoir rendu à cet ingénieux écrivain, un service assez signalé, en le tirant du boubier où il gisoit honteusement. Comme j'avois à me plaindre de deux de nos confreres, dont cependant l'un n'étoit pas encore parvenu à s'insinuer dans l'Académie lorsque j'ai commencé cette édition, j'ai cru qu'écrivant sur un poete comique, l'occasion étoit bonne de jeter sur eux quelques grains de ce sel, qu'Aristophane répandoit à pleines mains; et j'ai répondu à leurs injustes critiques en démontrant sur chaque point leur ignorance, et en mettant sur tous les rieurs de mon côté. Je pense qu'une vingtaine de notes qui les concernent amuseront tous les lecteurs hormis eux, et je ne ferai pas étormé qu'ils fassissent toutes les occasions de médire de moi. Heureusement j'ai de bons amis qui prendront ma défense. M. Larcher montrera les dents à ceux qui aboyeront contre moi. Je sais par lui Monsieur

que vous avez eu quelques fois la bonté de me couvrir de votre égide.
Je suis très flatté d'avoir pour protecteur un homme de votre mérite,
pour qui j'ai depuis longtemps la plus grande vénération. Je vous prie
de vouloir bien me continuer vos bontés.

M. Larcher vous a montré à l'Académie un échantillon de
l'édition de Sophocle que j'ai actuellement en mains. Il n'y a rien de
si aisé que de faire une édition d'un ancien auteur, en copiant
celle qui a précédé, comme est faite celle de Paris, que M. Naurilliers
a embellie des fleurs de sa doctrine. Si celle que je prépare
devoit avoir la moindre ressemblance avec celle-là, je ferois jeter
au feu les dix feuilles qu'il y en a déjà d'imprimées avec le
papier et les caractères destinés à imprimer le reste.

Agreez les sincères assurances du respectueux et inviolable
attachement avec lequel j'ai l'honneur d'être Monsieur
et cher confrère

Votre très humble et très

obéissant serviteur

Brunet